

# LE MONDE ENTRE AUTRES

« Dis ce que le feu hésite à dire  
Soleil de l'air, clarté qui ose,  
Et meurs de l'avoir dit pour tous. »  
- René Char, *Les loyaux adversaires*

En lisant le témoignage poétique de Luc Vidal et nourri des mots de Philippe Jaccottet à propos de *l'intuitif fait*<sup>1</sup> – mirage auquel croire n'est pas illusoire ! – je postule l'existence du sixième continent comme authentique ! Quelle preuve ? hurleront d'aveugles cartographes...

« Rien dans les mains,  
Rien dans les poches,  
Tout dans la tronche. »  
Léo Ferré

La seule preuve qu'on puisse trouver pour justifier la poésie est celle qu'on cherche soi-même. Devenir Charles Péguy dans un bégalement transcendantal et découvrir un monde nouveau dans la redite, le mâchonnement, le piétinement. Vivre l'expérience. Partir à la découverte et trouver ce sixième continent. Terminé la topographie de bureau ! le poète est un aventurier en danger, *magicien de l'insécurité le poète*<sup>2</sup>... Impossible d'entendre un poème sans le lire, à voix haute, rien entendre sans que vibre la substance des mots au travers d'une gorge nouée, n'y trouver nulle voie sans y mettre la voix.

## LE SIXIÈME CONTINENT

à Mick

De la nuit parler du départ des oiseaux  
du chant d'aimer les retrouvailles  
des lèvres de la mélancolie faire naître des oranges de vie  
de la solitude lâcher les chiens des conquêtes  
d'une pluie fine ensemercer le rire des enfants  
de ce café apprivoiser les déraisons du plaisir  
demander aux anges les pourquoi du chagrin  
ouvrir la porte aux amis des rencontres  
au premier chiffre du jour donner les paroles intimes  
aux doigts des femmes les habits lumineux de la nuit  
aux villes défaites l'amour définitif  
à la flamme bougie le vent des caresses  
et toutes les rimes du cœur pour un mot de tendresse  
aux baisers d'une femme les souffles de la nuit  
ouvrir sa tête et dire aux gens perdus les mots du toucher  
une conversation ancienne la patience ou la musique  
la pipe des instants ou la fumée du monde  
quelques prénoms féminins – Michèle, Anne, Malika -  
et leurs longues jambes plantées au milieu de l'infini  
à ce rendez-vous les voyages du dedans la pitié de soi-même  
et l'amour toujours l'amour l'amour  
le sixième continent comme une rose de folie

(in *Orphée du Fleuve*, 1999)

---

1. Philippe Jaccottet, *La Semaïson. Carnets, 1954-1979*, Gallimard, 1984.

2. René Char, « Partage formel, V » dans *Fureur et Mystère*, cité par P. Jaccottet dans *Op. Cit.*

Comme pour déchiffrer sa carte, il convient d'étudier le lyrisme du « Sixième continent » – en gardant à notre esprit cette question : où est passé le poète-explorateur de cette terre merveilleuse ? Ne demeure que lyrisme sans « je » et sans créateur ! Lyrisme de la tonalité affective d'Emil Staiger ; d'une ambiance hors de l'homme, sans aucune création du poète – nulle description d'un paysage enchanteur, nulle image aboutie d'un monde nouveau – et pourtant : explosion de couleurs, de lieux et d'hommes ! Continent émerveillant ! C'est le paysage contenu dans les mots dont l'homme prend racine, qui nous rallie au continent nouveau. « C'est à quelques milliers de semblables choses terrestres qu'est lié tout ce que tu possèdes en toi-même : tous tes élans, toute ta nostalgie, toute ton ivresse.<sup>3</sup> » Apparaît, physique, le lyrisme « à la flamme bougie le vent des caresses » ; l'homme-paysage, aux racines millénaires, devient poésie par ce que crée en lui l'union de ces étants en états l'affectant. Le vers devient la sensation, le sentiment fulgurant laissant jaillir l'homme au milieu de son paysage. Le poète se cache dans l'ambiance de son poème, il est l'ambiance de son poème. Et s'il ne s'exprime pas comme un « je » visible, Luc Vidal est là, dans ce sixième continent. La faille des mots nous le laisse entrevoir souriant, apportant à notre conscience la clef d'un paysage inconnu : « Alors, je suis le poème et ne suis plus poète.<sup>4</sup> » L'homme le poème le paysage ne forment qu'un : lyrisme insécable.

Mais si le cartographe qui apostrophe le poète se trouve être obtus comme un Académicien, criez lui avec la colère de Ferré : « A l'encyclopédie les mots ! »

Car le poème s'exprime dans un autre langage. Le sujet lyrique est partout chez lui. Chez tous les hommes, dans toutes les images, le sujet lyrique n'est que la forme ratatinée en deux mots d'un éternel piétinement, d'un va-et-vient infini entre plusieurs réalités. C'est ce mouvement infini, ce flux et ce reflux, présent partout dans ce poème – mer houleuse et déchaînée – qui a fait se former, en son sein, l'île du continent. Ainsi que le mouvement d'une idée à l'autre, d'un point de départ à un point d'arrivée, « de la mélancolie faire naître des oranges de vie » – ainsi le sujet lyrique – j'ai nommé le poète-poème-paysage – naît de la fusion... de la tension plutôt ! entre « *l'unique et l'unique*<sup>5</sup> » entre deux réalités opposées ou inconciliables ; le sujet est en « double postulation simultanée » selon Baudelaire cité par Dominique Combe<sup>6</sup>. Ici le continent-poète-poème naît simultanément « de la solitude » et des « chiens des conquêtes » des « baisers d'une femme » et des « souffles de la nuit ». Ce qui rend ce sixième continent aussi singulier qu'universel, car le lecteur y retrouve le baiser originel et le plus singulier des baisers, l'intime baiser de son expérience. A son tour, le lecteur devient le sujet, né de la performativité du poème, des mots eux-mêmes. Tout reste à créer. Dans son essence même le poème est instable.

« La vulnérabilité des choses précieuses est belle parce que  
la vulnérabilité est une marque d'existence. »

- Simone Weil,  
*La Pesanteur et le grâce*

C'est bien une autre preuve que le sixième continent existe que son instabilité, sa fragilité, à écouter les paroles méditées et inspirées de Simone Weil. Peu surprenant que philosophie et mysticisme aient voix au chapitre de la poésie. Peut-être le mysticisme est-il la forme éternelle – absolument égoïste et personnelle – du lyrisme en cela qu'il est transpercé d'éternité et que, simple brèche d'où rayonne la lumière infinie, son sujet n'est plus entièrement homme. Mais il s'agit bien de la même clarté qui transperce les brèches humaines du lyrique.

---

3. Hofmannsthal, *Gespräch über Gedichte* cité par Emil Staiger dans *Grundbegriffe der Poetik*, 1946.

4. Luc Vidal, *Mémoire des braises, Memoria de las brasas*, coll. El Torno Grafico de poesia, n°27.

5. Pierre Reverdy, *Le « choc-poétique »* dans *Cette émotion appelée poésie*, 1950

6. Dominique Combe, *Poésie et récit, une rhétorique des genres*, Paris, José Corti, 1989

Cette clarté, selon Michel Collot, n'est pas l'émotion elle-même, fusion « exceptionnelle et momentanée<sup>7</sup> » que le langage, trop lourd, trop long, trop aseptisé, n'est en mesure de transporter, mais une métamorphose ! Un passage de « pathétique au poétique<sup>8</sup> » qui ne peut s'opérer qu'au moyen du verbe. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. » Le verbe est la loge terrestre de la transcendance – « Il se peut que la beauté naisse quand la limite et l'illimité deviennent visibles en même temps » a écrit Philippe Jaccottet : ni immanence complète, ni transcendance totale, mais les deux visibles ensemble laissant « à l'insaisissable sa part » - le sixième continent. Luc Vidal, lorsqu'il commente son poème dans l'anthologie *La Mémoire des braises*, nous rappelle sa genèse : une émotion, liée « à une virée d'amour et d'amitié ». Mais la subjectivité, et, en un sens, le lyrisme du poème, ne naît pas d'une histoire racontée, d'une émotion contée. Ainsi « la pipe des instants ou la fumée du monde » ne font échos à une émotion que parce qu'un souvenir du poète s'est mis, grâce au pouvoir du verbe, métamorphose du poète sorcier, a s'incarner dans des mots justes, où signifiant et signifié ne s'unissent pas que pour organiser une langue mais par une « essence émotionnelle<sup>9</sup> » : « la pipe des instants » ou la vapeur du moment ou l'atmosphère d'un « café hors du temps et du monde » contre « la fumée de monde » ou le chuchotement d'un monde immense qui s'évapore ou l'image d'un continent – [pip] explosion ! – qui disparaît en fumée... Dans les mots eux-mêmes, dans leur sonorité, dans leur rythme est contenu le poète-poème-paysage-lecteur, le Tout, la Vie : « Poésie la vie entière » pour René Guy Cadou !

Alors enfin, l'on comprend comment et où existe ce sixième continent. Le cartographe rassasié d'avoir enfin pu y accéder s'empresse de le répertorier, soigneusement, consciencieusement, sur sa carte. Terrible carte du faux-tendre ; cartographe, topographe, dactylographe, certes, mais pas poète. Non pas poète. Car s'il était poète, il aurait compris que s'il chante l'amour « et l'amour toujours l'amour l'amour » Luc Vidal n'accoste qu'un instant seulement aux rives du sixième continent. Le poète conclut d'ailleurs par ce vers résomptif « Le sixième continent comme une rose de folie » auquel Ferré, « qui écrit toujours pour demain matin » – caractère identique chez Luc Vidal selon Marc Chatellier – aurait répondu en écho : « Il n'y a plus rien! »

« Le sixième continent » n'est-il pas l'île d'amour de la « cinquième saison » où Hélène et René Guy Cadou ont disparu dans une éternelle valse ?

« Je partage avec toi la cinquième saison  
La fleur la branche et l'aile au bord de la maison

Les grands espaces bleus qui cernent ma jeunesse  
Sur le mur le dernier reflet d'une caresse. »

– René Guy Cadou,  
« La cinquième saison » dans *Hélène ou le règne végétal*

« La poésie ne sauvera jamais le monde. » a déclaré Luc Vidal, et c'est bien vrai car quelque part la poésie est le monde. Elle permet, selon l'angle par lequel on la regarde, le lyrisme par lequel on l'entend, de donner du relief à notre expérience. Voyez-vous, enfin... sentez-vous, il y a bien un sixième continent ! L'Éden d'un instant où le Temps semble, pour Luc Vidal, « comme une roue immobile qui tourne sans cesse et en même temps s'immobilise pour vivre la joie d'être dedans totalement. » ; alors enfin – le monde entre autres – le poète, le poème, le continent et le lecteur fanent, se résorbent parce qu'ayant atteint cette harmonie originelle ; et revient la page blanche.

---

7. Michel Collot, *La Matière-émotion*, Paris, PUF, coll. Écritures, 1997.

8. Idem.

9. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception* cité par Michel Collot, *Op. Cit.*